

Séance 1	Séance 2	Séance 3	Séance 4	Séance 5
-----------------	-----------------	-----------------	-----------------	-----------------

SEQUENCE : Objet d'étude : le roman et ses personnages, visions de l'Homme et du monde

***Le père Goriot* de Balzac : père et fille, étude de personnages**

Cette séquence prévoit d'aborder en plus d'extraits du *Père Goriot* des textes issus des littératures anglaise, allemande et nord-américaine. Un tel choix pose le problème de l'étude d'œuvres traduites. Si l'on ne s'attarde pas au mot à mot, si l'on s'attache à observer les rapports, les liens qui unissent les œuvres de la littérature française avec celles des littératures étrangères la traduction cesse d'être un inconvénient. Il serait dommage de s'interdire l'accès à ces littératures sachant qu'elles sont d'éminentes sources d'inspiration des auteurs français : Le « Je serai Shakespeare ou rien » de Musset pour ne donner qu'un exemple.

Le thème de la séquence est : Père et fille

L'argument de la séquence est : l'étude des personnages et plus précisément des types de pères et des relations entre pères et filles.

Une première problématique est centrée sur les types de personnages romanesques et théâtraux que constituent pères et filles dans ces différents textes.

Une problématique seconde est la relecture d'une œuvre par différents auteurs : Balzac comme Zweig et Lieberman se sont inspirés de Shakespeare. Lieberman cite la scène du *Roi Lear* en en reprenant les mots, et son personnage a interprété celui du roi Lear.

Une troisième approche est celle des différents genres abordant un même thème : le roman balzacien, le théâtre shakespearien, le roman policier américain de Lieberman, la nouvelle de Zweig.

Problématique : Quelle image de la relation entre père et fille nous donnent les personnages de l'œuvre et des textes abordés ?

1^{er} texte : Balzac, *Le père Goriot*, Editions Garnier-Flammarion, p.35

2^{ème} texte : Balzac, *Le père Goriot*, Edition Garnier-Flammarion, pp.96-97

3^{ème} texte : Balzac, *Le père Goriot*, Edition Garnier-Flammarion, pp.237-238

4^{ème} texte : Stefan Zweig, *Destruction d'un cœur*, Nouvelles, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Pierre Belfond, 1927 Insel Verlag, Leipzig, 1987 pour la traduction française, pp.105-107.

5^{ème} texte : Shakespeare, *Le roi Lear*, traduction de Armand Robin, Editions Garnier-Flammarion, acte V, scène 3, pp.403-409.

6^{ème} texte : Herbert Lieberman, *Nécropolis*, traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Editions du Seuil, 1977, pp.497-500.

Texte 1	Texte 2	Texte 3	Texte 4	Texte 5	Texte 6
----------------	----------------	----------------	----------------	----------------	----------------

Séance 1 : Honoré de Balzac, contexte historique et culturel de l'œuvre (2 heures)

[Haut de page](#)

Objectifs

savoir remettre l'œuvre dans son contexte

Supports

- vie de Balzac et synthèse sur le projet de *la comédie humaine*. Utilisation du vidéoprojecteur : consultation des pages des sites « A la lettre.com » et « Wikipédia » :
<http://www.alalettre.com/balzac-bio.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Honor%C3%A9_de_Balzac

- Noter les dates importantes de la vie de l'auteur

Activités

- Repérer dans la biographie de Balzac ce qui concerne les personnages de son propre roman familial : La sœur Laure, le jeune frère (adultérin ?) Henri.

- Exposés en deux groupes :

- Réalité et fiction : Personne et personnage, le masque social – le masque romanesque.
- le roman réaliste au XIXème siècle

Séance 2 : Le portrait psychologique et physiognomonique chez Balzac (4 heures)**Texte 1 : portrait de Victorine Taillefer****Texte 2 : portrait psychologique du père Goriot**[Haut de page](#)**Objectifs**

savoir reconnaître la spécificité du portrait balzacien

Supports

- texte p. 35 (Garnier-Flammarion) : « Ce jeune malheur » à : « dont le cri de douleur exprime encore l'amour. »

- texte pp.96-97 : « Après sept ans de bonheur sans nuages » à : « mais encore de l'y recevoir ostensiblement. »

- synthèse « le portrait dans le roman »

Activités

-• Lecture et explication du passage du texte 1 : Le portrait d'une jeune fille malade, le mari trahi et le père impitoyable, l'abnégation et l'oubli de soi.

-• Organisation et méthode du commentaire : présentation à partir de l'étude du deuxième texte : le plan : 1) Une relation pathologique, 2) Une éducation désastreuse, 3) Des choix de vie calamiteux.

-• Devoir en deux heures sur table : à partir du plan détaillé élaboré ensemble, du texte 2, développer les parties 1 et 2.

Séance 3 : du texte à l'image : La pension Vauquer jusqu'au dîner des pensionnaires (p.45) dans le roman, puis dans l'adaptation à l'image : téléfilm produit par France 2 avec Charles Aznavour dans le rôle de Goriot, l'adaptation à l'image et les dialogues sont de Jean-Claude Carrière. (2 heures)

[Haut de page](#)

Objectifs

Distinguer les écritures romanesques et cinématographiques, la possibilité pour l'image de condenser ce que l'écriture romanesque développe.

Supports

- L'adaptation pour la télévision du roman par Jean-Claude Carrière pour France 2.

- Parcours du texte : étude du rapport des lieux aux personnages.

Activités

- Construire la progression narrative jusqu'à la page 45 : le dîner des pensionnaires. Observer comment le scénario de Jean-Claude Carrière transforme la progression narrative et la description des lieux.

- Restituer le cadre du récit : La rue neuve sainte Geneviève (aujourd'hui : rue Tournefort), la rue Lhomond.

- Utilisation du vidéoprojecteur, visite du site : « Paris pittoresque :

<http://www.paris-pittoresque.com/rues/72b.htm>

-• (de « La mort qui trompe » une enseigne d'un tripot du quartier selon la page dont le lien figure ci-dessus, à Trompe-la-mort !)

-• Devoir à rendre dans un délai à préciser (une à deux semaines) : Répondre à la question suivante en rédigeant plusieurs paragraphes développés : quels rapports peut-on établir entre la description des lieux et les portraits des personnes vivant dans la pension Vauquer ?

-• Indiquer aux élèves les rapports entre une physiognomonie qui fait des traits et de l'aspect physique une forme de topographie de l'âme, et l'organisation et l'aspect des lieux qui font d'eux une forme de personnage ou l'expression presque animée de ce qui se déroule en eux.

Séance 4 : Mises en scène, la mort du père selon Balzac, la mort du père selon Zweig (4 à 6 heures)

Texte 3 : la mort du père Goriot

Texte 4 : la mort du vieux Salomonsohn

[Haut de page](#)

Objectifs : Montrer comment un même thème peut être traité différemment par deux auteurs de deux époques différentes.

Supports

- Le texte extrait du *Père Goriot* de Balzac (GF, pp.237-238)

- Le texte extrait de la nouvelle de Zweig : *La destruction d'un cœur* (Belfond, pp.105-107)

Activités

-• Découverte de l'auteur Zweig, du cadre de la nouvelle : l'Autriche des années 1920 ; utilisation du vidéoprojecteur. Visite de deux sites, un site Stefan Zweig et Wikipédia :

<http://www.stefanzweig.org/>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Stefan_Zweig

-• Terminer en deux heures le commentaire du texte de Zweig dont on aura construit en cours le plan détaillé.

Séance 5 : Le dénouement de la tragédie du *Roi Lear* comme texte origine, reprise de ce dénouement par un auteur de roman policier : Herbert Lieberman (4 heures)

[Haut de page](#)

Objectifs

Montrer comment un même thème peut être traité dans deux genres différents, la tragédie shakespearienne et le roman policier américain.

Supports

- Le texte de Shakespeare : *Le roi Lear*, acte V, scène 3 (extrait)
- Le texte extrait du roman d'Herbert Lieberman : *Nécropolis*.
- lecture synthèse « élaborer un commentaire »

Activités

- Projection de la scène 3 de l'acte V du *Roi Lear* (utilisation du vidéoprojecteur), mise en scène de Michel Grobety, Théâtre de la Mémoire, adaptation de Marblum Jéquier au théâtre du Jorat. Ecoute des dernières pages de *Nécropolis*.
- Etude du tableau de James Barry : *King Lear mourns Cordelia's death*, 1786-1788, qui représente cette scène ; identification des personnages : le tableau est visible sous le lien suivant : [http://en.wikipedia.org/wiki/James_Barry_\(painter\)](http://en.wikipedia.org/wiki/James_Barry_(painter))
- Analyse des situations et des personnages : ce que reprend Liebermann à la tragédie, ce qu'il modifie ou adapte. Réflexion sur la fonction du personnage romanesque entre fiction et réalité.
- Construire le commentaire de l'extrait de la scène 3 de l'acte V du *Roi Lear*. Construire le plan suivant trois idées directrices : 1) le deuil et la désolation du vieux roi 2) l'omniprésence de la mort opposée à un fol espoir de résurrection 3) la catastrophe comme découverte finale de la vérité. La mort du roi Lear dans une dernière illusion.
- Etudier la reprise du thème du deuil du roi Lear par Herbert Liebermann dans *Nécropolis* : Etude de la situation, les allusions et reprises textuelles, les transformations.

1^{er} texte :[Haut de page](#)

Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies, franchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvaient aux statuette du Moyen Age. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante: le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâle; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux. Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, madame Couture prenait soin de l'orpheline comme de son enfant. Malheureusement la veuve du Commissaire-Ordonnateur des armées de la République ne possédait rien au monde que son douaire et sa pension; elle pouvait laisser un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentiments religieux offraient un avenir à cet enfant désavoué, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère; mais qui, tous les ans, se cognait contre la porte de la maison paternelle, inexorablement fermée. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours. Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le coeur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. Madame Couture et madame Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans le dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare. Quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour.

Balzac, *Le père Goriot*, Editions Garnier-Flammarion, p.35

2^{ème} texte :
[Haut de page](#)

Après sept ans de bonheur sans nuages, Goriot, malheureusement pour lui, perdit sa femme; elle commençait à prendre de l'empire sur lui, en dehors de la sphère des sentiments. Peut-être eût-elle cultivé cette nature inerte, peut-être y eût-elle jeté l'intelligence des choses du monde et de la vie. Dans cette situation, le sentiment de la paternité se développa chez Goriot jusqu'à la déraison. Il reporta ses affections trompées par la mort sur ses deux filles, qui d'abord satisfirent pleinement tous ses sentiments. Quelque brillantes que fussent les propositions qui lui furent faites par des négociants ou des fermiers jaloux de lui donner leurs filles, il voulut rester veuf. Son beau-père, le seul homme pour lequel il avait eu du penchant, prétendait savoir pertinemment que Goriot avait juré de ne pas faire d'infidélité à sa femme, quoique morte. Les gens de la Halle, incapables de comprendre cette sublime folie, en plaisantèrent, et donnèrent à Goriot quelque grotesque sobriquet. Le premier d'entre eux qui, en buvant le vin d'un marché, s'avisait de le prononcer, reçut du vermicellier un coup de poing sur l'épaule qui l'envoya, la tête la première, sur une borne de la rue Oblin. Le dévouement irréflecti, l'amour ombrageux et délicat que portait Goriot à ses filles était si connu, qu'un jour un de ses concurrents, voulant le faire partir du marché pour rester maître du cours, lui dit que Delphine venait d'être renversée par un cabriolet. Le vermicellier, pâle et blême, quitta aussitôt la Halle. Il fut malade pendant plusieurs jours par suite de la réaction des sentiments contraires auxquels le livra cette fausse alarme. S'il n'appliqua pas sa tape meurtrière sur l'épaule de cet homme, il le chassa de la Halle en le forçant, dans une circonstance critique, à faire faillite. L'éducation de ses deux filles fut naturellement déraisonnable. Riche de plus de soixante mille livres de rente, et ne dépensant pas douze cents francs pour lui, le bonheur de Goriot était de satisfaire les fantaisies de ses filles: les plus excellents maîtres furent chargés de les douer des talents qui signalent une bonne éducation; elle eurent une demoiselle de compagnie; heureusement pour elles, ce fut une femme d'esprit et de goût; elles allaient à cheval, elles avaient une voiture, elles vivaient comme auraient vécu les maîtresses d'un vieux seigneur riche; il leur suffisait d'exprimer les plus coûteux désirs pour voir leur père s'empressant de les combler; il ne demandait qu'une caresse en retour de ses offrandes. Goriot mettait ses filles au rang des anges, et nécessairement au-dessus de lui, le pauvre homme! il aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient. Quand ses filles furent en âge d'être mariées, elles purent choisir leurs maris suivant leurs goûts: chacune d'elles devait avoir en dot la moitié de la fortune de son père. Courtisée pour sa beauté par le comte de Restaud, Anastasie avait des penchants aristocratiques qui la portèrent à quitter la maison paternelle pour s'élancer dans les hautes sphères sociales. Delphine aimait l'argent: elle épousa Nucingen, banquier d'origine allemande qui devint baron du Saint-Empire. Goriot resta vermicellier. Ses filles et gendres se choquèrent bientôt de lui voir continuer ce commerce, quoique ce fût toute sa vie. Après avoir subi pendant cinq ans leurs instances, il consentit à se retirer avec le produit de son fonds, et les bénéfices de ces dernières années; capital que madame Vauquer, chez laquelle il était venu s'établir, avait estimé rapporter de huit à dix mille livres de rente. Il se jeta dans cette pension par suite du désespoir qui l'avait saisi en voyant ses deux filles obligées par leurs maris de refuser non seulement de le prendre chez elles, mais encore de l'y recevoir ostensiblement.

Balzac, *Le père Goriot*, Edition Garnier-Flammarion, pp.96-97

3^{ème} texte :
[Haut de page](#)

Aucune, répondit le vieillard en se dressant sur son séant. Elles ont des affaires, elles dorment, elles ne viendront pas. Je le savais. Il faut mourir pour savoir ce que c'est que des enfants. Ah! mon ami, ne vous mariez pas, n'ayez pas d'enfants! Vous leur donnez la vie, ils vous donnent la mort. Vous les faites entrer dans le monde, ils vous en chassent. Non, elles ne viendront pas! je sais cela depuis dix ans. Je me le disais quelquefois, mais je n'osais pas y croire.

Une larme roula dans chacun de ses yeux, sur la bordure rouge, sans en tomber.

- Ah! si j'étais riche, si j'avais gardé ma fortune, si je ne la leur avais pas donnée, elles seraient là, elles me lécheraient les joues de leurs baisers! je demeurerais dans un hôtel, j'aurais de belles chambres, des domestiques, du feu à moi; et elles seraient tout en larmes, avec leurs maris, leurs enfants. J'aurais tout cela. Mais rien. L'argent donne tout, même des filles. Oh! mon argent, où est-il? Si j'avais des trésors à laisser, elles me panseraient, elles me soigneraient; je les entendrai; je les verrais. Ah! mon cher enfant, mon seul enfant, j'aime mieux mon abandon et ma misère! Au moins, quand un malheureux est aimé, il est bien sûr qu'on l'aime. Non, je voudrais être riche, je les verrais. Ma foi, qui sait? Elles ont toutes les deux des coeurs de roche. J'avais trop d'amour pour elles pour qu'elles en eussent pour moi. Un père doit être toujours riche, il doit tenir ses enfants en bride comme des chevaux sornois. Et j'étais à genoux devant elles. Les misérables! elles couronnent dignement leur conduite envers moi depuis dix ans. Si vous saviez comme elles étaient aux petits soins pour moi dans les premiers temps de leur mariage! (Oh! je souffre un cruel martyr!) je venais de leur donner à chacune près de huit cent mille francs, elles ne pouvaient pas, ni leurs maris non plus, être rudes avec moi. L'on me recevait: " Mon père, par-ci; mon cher père, par-là ". Mon couvert était toujours mis chez elles. Enfin je dînais avec leurs maris, qui me traitaient avec considération. J'avais l'air d'avoir encore quelque chose. Pourquoi ça? je n'avais rien dit de mes affaires. Un homme qui donne huit cent mille francs à ses deux filles était un homme à soigner. Et l'on était aux petits soins, mais c'était pour mon argent. Le monde n'est pas beau. J'ai vu cela, moi! L'on me menait en voiture au spectacle, et je restais comme je voulais aux soirées. Enfin elles se disaient mes filles, et elles m'avouaient pour leur père. J'ai encore ma finesse, allez, et rien ne m'est échappé. Tout a été à son adresse et m'a percé le coeur. je voyais bien que c'était des frimes, mais le mal était sans remède. Je n'étais pas chez elles aussi à l'aise qu'à la table d'en bas. Je ne savais rien dire. Aussi quand quelques-uns de ces gens du monde demandaient à l'oreille de mes gendres:- Qui est-ce que ce monsieur-là?- C'est le père aux écus, il est riche.- Ah, diable! disait-on, et l'on me regardait avec le respect dû aux écus. Mais si je les gênais quelquefois un peu, je rachetais bien mes défauts! D'ailleurs, qui donc est parfait? (Ma tête est une plaie!) je souffre en ce moment ce qu'il faut souffrir pour mourir, mon cher monsieur Eugène, eh bien! ce n'est rien en comparaison de la douleur que m'a causée le premier regard par lequel Anastasie m'a fait comprendre que je venais de dire une bêtise qui l'humiliait: son regard m'a ouvert toutes les veines. J'aurais voulu tout savoir, mais ce que j'ai bien su, c'est que j'étais de trop sur terre. Le lendemain je suis allé chez Delphine pour me consoler, et voilà que j'y fais une bêtise qui me l'a mise en colère. J'en suis devenu comme fou. J'ai été huit jours ne sachant plus ce que je devais faire. Je n'ai pas osé les aller voir, de peur de leurs reproches. Et me voilà à la porte de mes filles.

Balzac, *Le père Goriot*, Edition Garnier-Flammarion, pp.237-238

4^{ème} texte :[Haut de page](#)

Le vieux Salomonsohn découvre que sa fille quitte secrètement la maison familiale, il ne se résout pas à admettre qu'elle devienne adulte. Déjà malade, il va se laisser consumer par le dépit et la jalousie, et finira par en mourir.

Lorsque le vieillard se réveilla une dernière fois de l'état de narcose où il était plongé, les médecins, voyant la gravité de la situation, firent venir sa femme et sa fille qui, entre-temps, avaient été mises au courant. L'oeil souleva avec peine les paupières entourées d'une ombre bleuâtre.

— Où suis-je ? semblait-il dire, en regardant fixement la blancheur inconnue d'un local qu'il n'avait jamais vu.

Alors sa fille se pencha pour passer une main caressante sur le pauvre visage délabré ; et, soudain, la prunelle qui tâtonnait en aveugle eut un tressaillement, comme si elle reconnaissait la personne qu'il y avait là. Une lumière, une petite lumière monta dans la pupille. C'était elle, son enfant, cette enfant infiniment aimée, c'était elle, Erna, la tendre et belle enfant

Lentement, très lentement, sa lèvre amère se desserra : un sourire, un tout petit sourire, dont cette bouche fermée n'avait plus depuis longtemps l'habitude, apparut timidement. Et, tout émue par cette joie pénible, Erna s'inclina davantage pour baiser la joue exsangue de son père.

Mais soudain, — était-ce le parfum douceâtre qui le fit se souvenir, ou bien le cerveau à demi engourdi se rappela-t-il le fatal moment qu'il avait oublié ? —, soudain un changement terrible se fit sur les traits qui, un instant auparavant, paraissaient si heureux. Les lèvres décolorées se resserrèrent brusquement, avec une furieuse hostilité, cependant que la main, sous la couverture, s'efforçait violemment de se soulever, comme pour chasser quelque chose d'importun, et que le corps blessé tremblait de colère.

— Arrière !... Arrière ! ... balbutia la lèvre pâle, comme un son inarticulé et pourtant intelligible.

Et la répulsion se manifestait si violemment dans les traits contractés du vieillard qui ne pouvait pas se défendre que le médecin, pris d'inquiétude, écarta les femmes.

— Il délire, murmura-t-il, et maintenant il vaut mieux que vous le laissiez seul.

A peine étaient-elles sorties que les traits convulsés se détendirent, inertes, dans un engourdissement inanimé. La respiration marchait encore sourdement, toujours plus profond était le râle de la poitrine qui cherchait à aspirer l'air lourd de la vie. Mais bientôt elle se fatigua d'absorber cette amère nourriture des hommes. Et, lorsque le médecin palpa le corps avec attention, le coeur détruit avait cessé de faire souffrir le vieil homme.

Stefan Zweig, *Destruction d'un cœur*, Nouvelles, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Editions Pierre Belfond, 1927 Insel Verlag, Leipzig, 1987 pour la traduction française, pp.105-107.

5^{ème} texte :[Haut de page](#)

Le roi Lear apparaît sur scène, sa fille dans ses bras, mise à mort par pendaison sur les ordres du traître Edmond.

LEAR

Hurlez, hurlez, hurlez ! Vous êtes des hommes de pierre ;
Si j'avais vos yeux et langues, je les emploierais si bien
Que la voûte du ciel craquerait. Elle est partie pour toujours ;
Je sais quand quelqu'un est mort et quand quelqu'un est vivant ;
Elle est aussi morte que la terre. Prêtez-moi un miroir ;
Si son souffle trouble ou embue le verre,
Eh bien, alors elle vit.

KENT

Est-ce là la fin du monde prédite ?

EDGAR

Ou l'image de cette horreur ?

ALBANY

Que tout croule et cesse.

LEAR

Cette plume remue ; elle vit. S'il en est ainsi,
C'est une félicité qui rachète tous les chagrins
Que j'ai jamais soufferts.

KENT, s'agenouillant.

O mon bon maître.

LEAR

Je t'en prie, va-t'en.

EDGAR

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR

La peste sur vous, assassins, tous des traîtres.
J'aurais pu la sauver, maintenant elle est partie pour toujours.
Cordélia, Cordélia... attends un peu... Ha,
Qu'est-ce que tu dis ? Sa voix toujours fut douce,
Affectueuse, timide, chose excellente chez une femme.
J'ai tué le manant qui était en train de te pendre.

LE GENTILHOMME

C'est vrai, messeigneurs, il l'a fait.

LEAR

N'est-ce pas que je l'ai fait ?

J'ai vu le jour où avec mon cimeterre bien tranchant,
 Je les aurais tous fait sauter ; je suis vieux maintenant
 Et ces mêmes obstacles me détruisent. Qui êtes-vous ?
 Mes yeux ne sont pas des meilleurs... Je vais vous le dire dans un instant.

KENT

Si le sort se vante de deux êtres qu'il a aimés puis haïs,
 Nous avons l'un des deux sous les yeux.

LEAR

Ma vue est bien mauvaise. N'êtes-vous pas Kent ?

KENT

Lui-même, Votre serviteur Kent... Où est votre serviteur Caïus ?

LEAR

C'est un bon garçon, je puis vous dire cela ;
 Il savait frapper, et vite ; il est mort et en pourriture.

KENT

Non, mon bon seigneur ; je suis cet homme...

LEAR

Je verrai cela tout de suite.

KENT

Cet homme qui dès vos premiers jours de disputes et de déclin
 A suivi vos tristes pas.

LEAR

Vous êtes le bienvenu ici.

KENT

Non, ni personne : tout est désolé, noir, funèbre.
 Vos filles aînées se sont détruites elles-mêmes
 Et dans le désespoir sont mortes.

LEAR

Oui, je le pense.

ALBANY

Il ne sait pas ce qu'il dit et il est vain
 De nous présenter à lui.

EDGAR

Tout à fait inutile.

Entre un capitaine.'

LE CAPITAINE

Edmond est mort, Monseigneur.

ALBANY

Bagatelle.

Vous, seigneurs et nobles amis, connaissez notre intention.

Toute réparation qu'il sera loisible d'apporter

A ce grand désastre, nous y pourvoirons ; quant à nous, nous remettrons,

Durant la vie de cette vénérable Majesté,

Notre pouvoir absolu entre ses mains.

(à Edgar et Kent)

Vous, vous recouvrirez vos droits,

Avec un surcroît et un accroissement d'honneurs que Vos Grâces

Ont plus que mérité. Tous nos amis goûteront

Les gages de leur vertu et tous nos ennemis

La coupe de leurs méfaits. O, voyez, voyez !

LEAR

Et ma pauvre innocente est pendue. Non, non, plus de vie !

Pourquoi un chien, un cheval, tin rat, auraient-ils vie

Et toi plus un souffle ? Tu ne reviendras plus jamais,

Jamais, jamais, jamais, jamais, jamais !

Je vous en prie, défaites ce bouton : merci, Monsieur. Voyez-vous ceci ? Regardez-la, regardez...
ses lèvres.

Regardez ici, regardez ici !

EDGAR

Il défaille. Mon maître, mon maître !

KENT

Brise-toi, coeur ; je t'en prie, brise-toi !

EDGAR

Ouvrez les yeux, mon maître !

KENT

Ne tourmentez pas son âme : ô, laissez-le passer, il le hait celui

Qui voudrait sur la claie de ce dur univers

Le tenir plus longtemps.

Lear meurt.

Shakespeare, *Le roi Lear*, traduction de Armand Robin, Editions Garnier-Flammarion, acte V, scène 3, pp.403-409.

6^{ème} texte :[Haut de page](#)

Paul Konig est médecin légiste. Sa fille Lolly a disparu, l'inspecteur Haggard découvre qu'elle est prisonnière d'un dangereux maniaque chef d'une petite secte terroriste. Haggard ne parvient pas à sauver Lolly, quand il arrête la bande de ses ravisseurs elle est déjà morte, étranglée. Un fourgon la conduit à la morgue où l'attend son père.

Haggard lève un instant les yeux lorsque Konig les rejoint, puis, sans un mot, ils soulèvent doucement le sac et le sortent. Un des porteurs, ignorant ce que contient le sac, se précipite avec un chariot et entreprend aussitôt de les débarrasser de leur fardeau. Le visage de Konig s'empourpre, ses yeux paraissent prêts à jaillir de leurs orbites. Il repousse brutalement l'homme. C'est l'auxiliaire de la morgue – le petit Albanais aux yeux fuyants.

– Ne la touchez pas, tonne Konig. Bas les pattes, espèce de salaud.

Le petit homme recule craintivement et le contemple bouche bée, puis fait demi-tour et se perd dans la cohue qui entoure les fourgons.

Haggard et les deux agents entreprennent de hisser le sac sur le chariot.

« Laissez-la tranquille, hurle Konig en les repoussant, forçant leurs mains à lâcher la toile. Je m'en charge. Laissez-la, je m'en charge. N'y touchez pas.

Sans un mot, les hommes le regardent déposer doucement le sac sur le chariot ; puis il saisit les poignées et, sans aide, descend la rampe et s'engouffre sous le large porche qui mène à la morgue.

Au sous-sol, c'est une agitation fébrile. Un immense grouillement. Des chariots entrent et sortent sans arrêt. Des gens crient. Des téléphones sonnent. Les portes des casiers frigorifiques s'ouvrent et claquent dans un fracas de métal.

Lorsque Konig pousse son chariot dans une des salles d'autopsie encore disponibles, son arrivée passe quasiment inaperçue. Ici rien ne le distingue des autres, c'est un homme absorbé dans son travail, qui vaque à ses occupations. Personne ne sait rien de son chagrin.

Alors qu'il décharge son fardeau sur une des tables d'autopsie, la gueule du sac s'ouvre, libérant une mèche de cheveux couleur miel.

Il est maintenant penché sur le sac entrebâillé ; ses jambes flageolent et il lui semble qu'il va vomir. Mais il ne se passe rien. C'est bien là le pire, il ne se passe rien. Il ne sent rien. Quarante ans de ce métier ont fait de lui un zombie et, sa faiblesse passagère et sa légère nausée surmontées, il est une fois encore redevenu le clinicien impassible, l'outil de haute précision, soigneusement calibré, qui mesure, note et suppute.

Lolly Konig est maintenant sortie de son enveloppe de toile et allongée sur la table. Elle a été rouée de coups ; il voit clairement les traces, les énormes contusions qui couvrent le visage et la tête, les horribles zébrures qui marquent les épaules et les flancs, les auréoles noir-bleu qui marbrent les tempes comme de noires planètes. Il voit les traces d'ongles et, sur la gorge, les sombres meurtrissures jaune-violet laissées par les doigts qui l'ont étranglée. Palpant doucement le cou, il repère la fracture sur le cartilage thyroïde et en conclut bientôt que la mort résulte d'une avulsion de la membrane hyoïde provoquée par les fractures de la grande branche de l'os hyoïde.

La langue de Lolly saille légèrement, couverte de profondes meurtrissures causées par les dents au cours de la strangulation. Il repousse doucement la langue à l'intérieur de la bouche, atténuant quelque peu l'horreur du rictus qui déforme les traits. Ses yeux sont encore entrouverts et il remonte délicatement les paupières du bout du pouce, révélant la large plaque de l'hémorragie sous-épidermique sous les conjonctives ainsi que les traces caractéristiques de *tache noire* qui commencent seulement à s'irradier au pourtour des pupilles.

Il n'y a que peu de traces de rigidité et pas encore de lividité cadavérique. Le corps est tiède et, selon ses estimations, sa température doit être à peine inférieure à la normale. Très bientôt

maintenant, elle commencera à se refroidir.

Il ferme doucement les paupières du bout du pouce. On dirait presque qu'elle dort maintenant, le visage étrangement paisible. L'expression qu'elle avait tout enfant lorsque, les soirs où il rentrait tard du bureau, il passait la tête à la porte de sa chambre pour la regarder dormir un instant. C'est à cela qu'elle ressemble maintenant, à une enfant endormie, une enfant innocente, le visage couronné de boucles couleur miel en désordre, plongée dans des rêves de robes et de jouets et de joyeux anniversaires. Soudain il la revoit juchée sur un tricycle et pédalant vers lui. Pauvre petit oiseau. Joli petit oiseau. Cette petite chose endormie, cette chose déchiquetée et recroquevillée a été son enfant. Il suffirait qu'il la pousse doucement du coude pour qu'elle s'agite dans la douce chaleur de son lit. Pour qu'elle se retourne et bâille, pose sur lui le regard de ses yeux assoupis et sourie.

Un chien, un cheval, un rat, seraient donc doués de vie, Et toi, toi tu ne respirerais pas ?

Un bref instant, il est de nouveau le vieux roi fou, affublé d'un costume trop grand, qui arpente lourdement la scène à l'occasion d'une grotesque et inepte représentation théâtrale montée par son université. « Hurle, hurle, hurle. »

Il la contemple de nouveau, repousse les cheveux emmêlés qui retombent sur le visage et les lisse. Soudain, tandis qu'il la regarde, il a l'impression d'affronter les traits de son propre visage. Il avait toujours trouvé qu'elle ressemblait à Ida. Mais maintenant, dans la mort, c'est son propre visage qu'il distingue dans ses traits sereins.

« *C'est ton portrait vivant, Ida.* »

Il éclate de rire, transporté à plus de vingt ans en arrière dans la chambre d'une maternité de Long Island. « *Ton portrait tout craché.* »

« *Non... je l'ai vue moi aussi. C'est ta fille, Paul Konig. Elle a ton menton. Tous tes...* »

« *Arrête donc de bousculer cette enfant, Paul.* »

« *Je la bouscule, moi ? Bon Dieu, il faut bien qu'elle apprenne.*

« *Vite, Lolly, vite. L'autobus arrive. Si tu manques ce foutu bus, ne compte pas sur moi pour te conduire jusqu'à ton fichu camp...* »

Herbert Lieberman, *Nécropolis*, traduit de l'américain par Maurice Rambaud, Editions du Seuil, 1977, pp.497-500.

[Haut de page](#)